

La postérité est sans pitié pour ces erreurs. Elle leur applique son châtiment suprême : l'oubli.

★

La mort d'un homme, ordinairement, éclaire sa vie. C'est un projecteur impitoyable. Quand l'homme disparaît, ses secrets apparaissent, semblables à des rats quittant un navire qui sombre. Ce n'est point le cas de Schnorr. Il a laissé étrangement peu de documents. On ignore presque tout de sa vie privée. Toutefois, nous avons pu mettre la main, au département des manuscrits du British Museum, sur un carnet de notes dans lequel on trouve consignées diverses dépenses sans intérêt : notes de nourriture ou de blanchisserie, formules elliptiques, incompréhensibles, se référant à la composition de l'*Union terrestre*. Le carnet est très usé, preuve qu'il a beaucoup servi. Schnorr a inscrit, sur la dernière page, une indication qui ne laisse aucun doute : « Ce cahier représente un petit brouillon de ma vie entre 52 et 62. Dix ans : cent pages. C'est maigre. »

Des rares notations intimes du carnet, il ressort que, sur cette période de dix ans, Schnorr s'entretint souvent avec Marx et Engels, mais ne dépouilla jamais la méfiance qu'il éprouvait à leur endroit. Cela n'exclut nullement une certaine sympathie. Marx et Engels, comme lui, étaient des proscrits et

des socialistes. « Vu le gros Marx », écrit-il, ou « passé la soirée avec le vieux Karl », ce qui implique une sorte d'attachement et de pitié tout ensemble. Il est question aussi de « Friedrich (qui) m'a prêté deux guinées ». Il s'agit évidemment d'Engels. Aucune mention, malheureusement, des discussions idéologiques qui durent plus d'une fois mettre aux prises les trois hommes. Schnorr faillit, en 1856, adhérer à l'Internationale. Il gagnait sa vie en donnant des leçons d'allemand au prix d'un shilling l'heure. Il aima au moins deux femmes : Emily Abercrombie et Theresa Bernstein. Malgré la sécheresse et l'absence de pittoresque des notes de Schnorr, on peut se représenter assez bien ces deux personnes et deviner les sentiments qu'elles inspirèrent.

Schnorr fit la connaissance d'Emily Abercrombie au printemps de 1852 à un meeting féministe, où elle avait pris la parole pour traiter du « développement de la prostitution dans les régions industrielles du Pays de Galles. » Leur liaison dura environ un an et fut orageuse. Emily Abercrombie n'est pas complètement inconnue : elle a écrit une brochure sur « La Condition ouvrière dans le Warwickshire » et un ouvrage estimable sur « Glasgow et la Révolution industrielle ». Lorsqu'elle rencontra Schnorr, elle avait vingt-six ans. On tient son petit roman de *Pamela* (1857) pour une autobiographie déguisée. Elle y dépeint une jeune femme qui veut « vivre

comme un homme » et qui considère que « les sexes étant égaux, il n’y a aucune raison pour que les femmes n’aient pas autant d’amants que les hommes ont de maîtresses ». Pamela, donc, se livre à plusieurs expériences. Entre vingt et trente ans, elle prend cinquante-trois amants, dont trente-sept ouvriers. Le roman est médiocre, et cette succession fastidieuse. L’un des hommes à qui Pamela accorde ses faveurs a visiblement Schnorr pour modèle. C’est un socialiste allemand, chassé de son pays, qui vivote à Londres en donnant des leçons de musique. Il est d’un caractère emporté et exigeant. Tout en admettant que les sexes sont égaux et que « la jalousie amoureuse est un sentiment rétrograde », il reproche amèrement ses infidélités à Pamela. Celle-ci finit par lui faire entendre raison ; mais au moment où Schmücke (c’est le nom du héros ; réminiscence de Balzac?) se résigne à être trompé et à « vivre à égalité » avec sa compagne, Pamela, brutale comme toutes les femmes qui ont cessé d’aimer, lui signifie qu’elle le quitte.

Il est intéressant de comparer à *Pamela* le carnet de Schnorr. « Froide Emily ! » écrit-il, ce qui laisse supposer qu’il n’y eut guère d’accord physique entre les deux amants, ou que miss Abercrombie n’était pas fort expansive. À la date du 16 mars 1853, on lit ceci : « Rupture avec Em. En un an, elle a eu six aventures. Mon esprit a beau me répéter que cela n’a pas d’importance, qu’elle a raison d’agir ainsi,

mon cœur ne s'accoutume pas à ce partage. Je ne me plains pas : elle ne m'a jamais menti ; elle m'a tenu au courant de toutes ses expériences. Avec trop de détails, même. Je n'en demandais pas tant. Je suis ligoté par mes principes. Impossible, pour moi, de la blâmer. S'il ne s'agissait pas d'Em., je trouverais son attitude absolument socialiste et égalitaire. Je la trouverais belle (*noble*), car il est beau de conformer sa vie à ses doctrines. Aujourd'hui, jour sombre, Em. me quitte. Je l'ai lassée par mes violences injustifiées. Que cela me serve de leçon : je suis encore imbu des ridicules préjugés de la société bourgeoise. N'est-il pas navrant que le mot de *cocu** me vexé ? En réalité, le mot de *cocu* n'a aucun sens. Il ne signifie rien. Dans la société de demain, ce mot aura disparu, car tout le monde sera *cocu*. »

Nous avons eu entre les mains une photographie de miss Abercrombie. Cette grande jeune femme avait un visage grave, pour ne pas dire sévère, mais où l'on devine une certaine beauté de rousse. On comprend son succès, et la passion de Schnorr : Emily a une grande bouche, un joli sourire, des dents éclatantes, le nez fin, le cou un peu fort. La robe écossaise qu'elle porte, très simple mais non sans élégance, rehausse sa sveltesse. Elle a l'air altier d'une amazone britannique. Il y a quelque chose d'inquiétant dans son regard, incertain,

* En français dans le texte.

moqueur, qui est celui des libertins, et qui forme un contraste piquant avec le sérieux du reste.

La liaison de Schnorr avec Theresa Bernstein fut plus calme, et dura plus longtemps, probablement jusqu'à sa mort. Nous savons que c'était une jeune fille brune aux dents gâtées. Schnorr, dans un accès de poésie inattendu, parle de ses « joues pâles comme les pierres de Riga », ce dont nous inférons que miss Bernstein était d'origine lettone d'une part, et que Schnorr, d'autre part, dut faire un voyage à Riga. Ce dernier point éclairerait certaines allusions à la Russie contenues dans l'*Union terrestre*.

Les mœurs de Theresa semblent avoir été l'opposé de celles d'Emily. Elle avait vingt-quatre ans en 1855, et il n'est pas douteux qu'elle fût encore vierge au moment où son destin croisa celui de Schnorr. Ce n'est qu'en 1857, après deux ans de cour assidue, qu'elle lui céda. Il est assez étrange de lire l'espèce de thrène en l'honneur de la virginité de Theresa immolée par lui, que Schnorr, grand lecteur de Fourier et apôtre de l'égalité des sexes, composa à cette occasion : « 6 mai 1857. 3 h. du matin. Deux années de chasteté complète, deux années de continence absolue, deux années de bonheur, où mes félicités consistaient à presser fugitivement une main, à respirer à la dérobée sa chevelure, à la regarder longuement dans les yeux, me conduisent à ce moment, l'un des plus beaux de ma vie. J'ai désiré Th. pendant deux ans, sans

jamais songer à une autre femme. Les joies que j'y ai puisées sont certainement les plus profondes et les plus exaltées (*die feurigsten*) de ma vie. Prendre le bras de celle qu'on aime, seulement cela, quelle volupté! Maintenant qu'elle est toute à moi, que je sais que je suis le premier à avoir pénétré dans sa chair intime, et le seul, une allégresse incomparable m'habite. J'ai éprouvé, tout à l'heure, un sentiment religieux. Sans l'aide des prêtres ni de l'état civil, je me suis marié. Th. a répandu son sang pour moi. Cela s'appelle un sacrifice. »

On ne cessera jamais d'admirer les contradictions des hommes! Pour avoir obtenu les prémices d'une pucelle quelque peu attardée, voilà que Schnorr se lance dans une déclamation que ne désavouerait pas un romancier bourgeois de l'espèce la plus niaise! Et il avait quarante-trois ans.

Theresa Bernstein fut pour Schnorr une compagne dévouée. La plus tendre affection unit ces deux êtres jusqu'à la fin. Il était toutefois dans la destinée de Schnorr qu'il ne posséderait jamais une femme entièrement à soi, et que Theresa elle-même, vertu austère, faillirait. C'est à l'obligeance de l'éminent historien Henri Guillemin que nous devons cette lumière surprenante sur un moment de la vie de l'auteur de *l'Union terrestre*. Mais on ne saurait mieux faire que de citer le passage (encore inédit) ayant trait à cette aventure, et dont M. Guillemin nous a réservé la primeur.